

BERGSON
Les Idées générales
1898
(École Normale Supérieure)

Lundi	8 h	Bédier	
	1 $\frac{1}{2}$	Bloch	
Mardi	8 h	Bédier	10 h P.C.N. zoologie
	1 h $\frac{1}{2}$	Bloch	
	3 h	Durand	
Mercredi	10 $\frac{1}{2}$	Bergson	
	1 $\frac{1}{2}$	Andler	
	3 $\frac{1}{2}$ h	Godelier	1 $\frac{1}{2}$ manipulation de zoologie
Jeudi	8 h	Tournier	10 h P.C.N. botanique
Vendredi	8 h	Tournier	
	10 $\frac{1}{2}$	Bergson	1 $\frac{1}{2}$ manipulation de botanique.
Samedi	8 h	Durand	10 h P.C.N. zoologie
	1 h $\frac{1}{2}$	Andler	

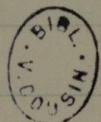
Cours professé par Bergson

en novembre et décembre 98

à l'Ecole Normale.

Les Idées générales

Dans leurs rapports avec les mots, les images et les choses.



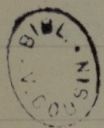
Le problème des Idées générales.

Nous avons vu que la psychologie empirique qui se sert de près le réel côtoie la métaphysique et y conduit naturellement, qu'elle peut suggérer sur les grands problèmes philosophiques des solutions. Nous allons appliquer cette méthode au problème des idées générales.

Notre faculté de perception nous met en rapport avec des objets, des choses individuelles, et nous voyons que ces choses se composant entre elles donnent lieu à des phénomènes. En cela consiste l'expérience. D'autre part notre faculté de ~~perception~~ nous représente des idées générales; elle nous fournit des représentations simples mais qui enveloppées de leur simplicité un nombre aussi grand qu'on voudra de représentations individuelles. Et l'on conçoit donc que notre entendement combinant les concepts entre eux, les composant selon certaines lois construit des jugements et des raisonnements, aboutit à des lois. C'est la science. Alors se pose ce problème: d'où

vient que ce travail opéré sur des concepts correspond symétriquement aux effets produits par la composition entre eux des objets perçus ? D'où vient que nos raisonnements rejoignent les événements, que notre logique s'accorde avec la physique ? Que le jeu des concepts corresponde au jeu des choses et ses résultats ? A cette question : comment la science s'accorde-t-elle avec la conscience ? L'idéalisme ancien répondait en supposant que les concepts sur lesquels la science opère, les idées de Platon, les formes d'Aristote, sont données avant les objets individuels que l'expérience sensible nous présente. — Les idées existent en soi, coordonnées et subordonnées, entretenant entre elles les rapports que la science à grand peine retrouve elles forment une hiérarchie naturelle : en cela consiste le monde intelligible. Un élément étranger interviendrait, ^{de désordre d'après Platon, de désordre d'après Aristote,} et il arriverait ou que ces idées se brouillent entre elles de manière à présenter à notre perceptible le spectacle du désordre des individus, ou bien encore que ces formes générales sont limitées, empêchées de se produire complètement, retenues à l'état de puissance ce qui voudrait s'épanouir en acte ; mais dans les deux cas le réel, l'individuel, les faits et les objets, et cela n'est que la diminution par la matière de ce qui en soi est l'intelligible pur, le genre, l'idée. Notre esprit

est accordé sur cet intelligible qui est l'être véritable. Pas plus que l'intelligible l'intelligence n'est pure. De même que l'intelligible déchoit, l'intelligence est obscurcie par la sensibilité. Mais que l'intelligence secoue cette matérialité, par la même elle écarte la matérialité que l'idée a subie de les choses, elle retrouve l'être. Etant un instrument accordé sur l'être, elle n'a qu'à rejeter cette poussière matérielle pour vibrer de nouveau à l'unisson de l'être. Les genres, l'universel, voilà l'être véritable; et l'intelligence est accordée sur l'intelligible. Tel est la solution antique et idéaliste du problème.



Pour l'idéalisme moderne, ce sont les choses qui sont accordées sur la pensée. Notre sensibilité perçoit des objets et phénomènes; l'entendement les pense, les ramène à des lois, et donne ainsi à l'expérience la forme de l'universel. Mais cette forme, il la porte en lui-même. Muni des "concepts purs" de Kant, il descend vers les phénomènes, de degrés en degrés, s'en saisit, se les assimile. Il est vrai qu'ici une grosse difficulté surgit: comment la diversité sensible se plie-t-elle aux exigences de l'entendement? A quel moment précis l'action de l'entendement se fait-elle sentir? Comment une généralisation empirique est-elle possible? un jugement synthétique a posteriori? Par Kant l'esprit part de l'uni-

versel et c'est de ce cadre primitivement donné qu'il cherche à couler l'expérience.

Telles sont les deux formes extrêmes de l'idéalisme. Remarquons que sur cette question elles sont beaucoup + voisines qu'on ne le croirait d'abord. Elles s'accordent sur un point essentiel : l'une et l'autre tiennent la science pour antérieure en droit à l'expérience. Pour l'idéalisme antique cette science est en qq sorte immanente aux choses, l'esprit n'a qu'à creuser le réel pour la retrouver. Au contraire pour l'idéalisme moderne cette science est l'œuvre de l'entendement, elle est donnée à l'état de formes dans l'esprit, et la matière venue de l'expérience devra s'y insérer. Mais de un cas comme de l'autre c'est la science qui précède en droit l'expérience. Et la différence concerne la portée de la science, la science étant censée atteindre l'absolu pour les anciens, au lieu que pour Kant elle est relative à l'entendement humain. Et c'est pourquoi la science des anciens est une espèce de métaphysique, du reste subordonnée à la métaphysique tandis que le kantisme a consacré l'émancipation de la science qui devient indépendante de la métaphysique justement parce qu'elle ne prétend plus atteindre l'absolu et qu'elle donne simplement satisfaction aux exigences

de l'entendement. Et c'est pourquoi aussi pour les anciens la science n'est jamais sûre d'elle même, elle doit son existence à une espèce d'accident heureux, l'accord de notre pensée avec l'être, au lieu que pour l'idéalisme moderne cet accord ne peut pas ne pas être. Il faut que la science réussisse parce que l'expérience représente comme un miroir notre entendement avec ses lois organiques.

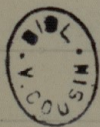
Mais cette différence capitale concerne uniquement le rapport de la science à la méta, nullement celui de la science à l'expérience. Pour l'un comme pour l'autre la science précède en droit l'expérience, l'universel précède le particulier ou le singulier.

En face de cette thèse s'est toujours dressée la thèse contraire, l'idée que ce n'est pas l'expérience qui se règle sur la science, le sensible qui se modèle sur l'intelligible, l'objet sur l'idée, mais au contraire que c'est l'idée qui suit toutes les sinuosités du fait ou de l'objet individuel: cette thèse a pris bien des formes. On peut voir d'abord de l'idée générale une image de même nature que les autres ou qui n'en diffère que par le vague de ses contours. Les perceptions des objets individuels s'accumulant dans la mémoire s'useraient par frottement; il resterait qq chose d'indécis qui les représenterait toutes.

L'image générique serait le tout de l'idée générale. Ou encore on fixera son attention sur le mot, intérieurement prononcé: et l'idée générale sera identifiée avec le mot, simple signal qui révèle de l'esprit et un groupe ouvert d'images. — Dans les 2 cas la science sera comme une image affaiblie de l'exprs, un épiphénom. Quand nous jugeons et raisonnons, quand nous faisons appel à notre logique, quand notre entendt travaille, nous utilisons des symboles qui nous marquent provisoirement et commodément la réalité. Nous croyons aller du général au général, classer des concepts. En réalité nous rapprochons les unes des autres des images individuelles, nous allons du particulier au particulier: la science n'est p d'une autre nature que l'expérience. C'est une expérience abrégée et réduite pour plus de commodité en symboles. —

Telles sont les deux thèses opposées. Elles soulèvent l'une et l'autre de très grosses difficultés, et si nous avons essayé de dégager ces obscurités, ce n'est pas pr renvoyer des à des ces deux doctrines, c'est au contr pr tâcher d'en extraire ce qu'elles ont de commun et par là même ce qu'elles ont d'acceptable pour tout le monde — pour tâcher de trouver un pde vue intermédiaire d'où les contrariétés et les contradictions ou s'efface ou s'atténuent.

Le place-t-on au p^{de} vue de l'idéalisme, Tient-on la
 science pour antérieure à l'expérience. La gr^e difficulté
 est de passer de l'universel à l'individuel, de la science
 à l'expérience. De le Platonisme on ne voit ni comment
 ni pourquoi il y a outre les idées les choses. C'est la
 procession qui est le grand mystère, comme le disent les
 Alexandrins. De l'idéalisme kantien la difficulté est
 transportée du dehors au dedans; il faut savoir com-
 ment et pourquoi il y a en outre de l'entendement la
 sensibilité. D'où vient la matière qui vient remplir
 les concepts et quel peut être le trait d'union entre
 la sensibilité et l'entendement? C'est la procession ~~des~~
 concept à l'objet, ~~de~~
 la sensibilité à l'entendement qui est le mystère; et nous voyons
 anciens et modernes obligés de chercher la solution de ce
 mystère et des hypothèses étrangères à la théorie de la
 connaissance ou à la métaph^{ysique} proprement dite, et des raisons
 d'ordre moral. Plotin voulant élucider Platon suppose
 une chute morale. La procession de l'intelligible au
 sensible, le passage de l'idée à l'objet et son origine
 dans une chute morale. L'idée est tombée ~~des~~ les choses.
 Et nous voyons Fichte, reprenant l'idée kantienne,
 considérer le monde de l'exp^{érience}, ce qui est donné à la
 sensibilité, comme étant simplement un théâtre pour



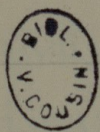
l'action morale. C'est ici la nécessité de l'accomplissement du devoir qui a suscité les choses. Chez les anciens, c'est le mal, chez les modernes, le bien, mais c'est toujours à des considérations morales qu'on fait appel - ce qui montre bien que des raisons tirées de l'ordre scientifique, faisant partie du domaine de la connaissance, ne suffisent pas. La difficulté paraît donc insurmontable.

Dans la thèse opposée, de le nominalisme, c'est la difficulté inverse qui se présente. Il ne donnons l'expérience, les faits et les objets. Il faut passer de là aux idées. Mais soit qu'on définisse l'idée par l'image générale, soit qu'on la fasse coïncider avec la parole intérieure qui en est l'équivalent conscient, dans les deux cas, comme nous le verrons, il est impossible de rendre compte du travail logique qui s'opère sur les idées et des relations logiques qui s'établissent entre elles. Le nominalisme, si fidèle qu'il prétende être à son principe, conduit par une pente fatale au conceptualisme, c'est-à-dire à la doctrine qui fait naître les idées générales d'un travail, d'un effort actif de l'esprit sur les choses. Mais une fois introduite l'hypothèse d'une activité de l'esprit, d'une déformation ou tout au moins d'une organisation de la matière brute, une fois cette hypothèse

acceptée, si petite qu'on fasse la part du conceptualisme
 entendu, on est sur la voie de l'idéalisme. Et les mêmes
 difficultés se présentent. Comment expliquer que le
 travail logique de notre esprit, effet de son activité propre,
 va ~~se~~ rejoindre les effets de la composition des forces entre
 elles, les effets de l'expérience?

En un mot la difficulté est métaphysique d le 1^{er} cas, plutôt
 psychol de l'autre; mais ds les 2 cas, l'intervalle demeure
 un intervalle que ni l'une ni l'autre des deux doctrines
 ne peut combler entre le fait et la loi, le singulier
 et l'universel, le réel et l'intelligible.

La question que nous allons nous poser sera celle-ci: est-il
 nécessaire de partir soit de l'individuel, soit de l'univer-
 sel, ou bien n'y aurait-il pas entre ces 2 pts extrêmes un
 point intermédiaire où nous placer, où nous serions même
 placés naturellement de telle sorte qu'en prenant conscience
 de cette position nous verrions se concilier, se réunir, se
 combiner entre elles les affirmations de deux écoles oppo-
 sées dans ce qu'elles ont de positif. N'y aurait-il pas
 un point d'où l'on pourrait voir sortir, découler dans
 deux directions opposées, d'un côté la perception de
 l'individu, de l'autre la conception des genres? S'il en
 était ainsi, il faudrait bien que perception et conception



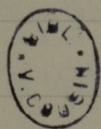
individuel et universel trouvaient moyen de se rejoindre
puisque c'est de cette jonction même que nous partirons.
Remarquons que le monde est d'accord pour attribuer
la formation des concepts ou idées générales à un
travail de l'esprit. De qq manière qu'on conçoive le
concept, il faut un effort pour le former. Mais on
a moins insisté sur ce point qu'un travail de l'esprit
est nécessaire pour construire la perception d'un
objet individuel, pour prendre connaissance d'un
simple fait. Distinguer des objets individuels, les perce-
voir en individus, cela exige un effort de compa-
raison : il faut de l'attention et de la mémoire. L'en-
fant au berceau aperçoit des visages autour de lui ;
sans doute il lui faudra un travail d'esprit assez
considérable pour dégager ^{l'idée} d'homme ou de visage ;
mais il lui faudra un travail pour distinguer ces visages.
Ce qui lui est donné d'abord, ce n'est ni la perception
distincte des individus, ni la conception distincte du
genre, c'est qq chose d'intermédiaire, un sentiment vague
de ressemblance, et c'est un sentiment qui d'une part
s'aiguïsera en concepts, en idées générales, d'autre part
s'épaissira, se divisera en représentations d'objets
individuels. Cet état intellectuel intermédiaire

entre percept et concept, il est douteux que la t part des animaux le dépassent, car ils ne saisissent du monde extérieur que ce qui leur est utile ds la lutte pr la vie. Or ce qui est utile, c'est de percevoir ds des situat diverses ce qui répond à certains besoins, ce qu'il y a de commun à ces situations. Distinguer chacune d'elles aux traits qui lui sont propres, c'est l'axe de la perception, c'est déjà de l'art, esthétique. Comme aussi dégager clairement la forme de concept ce qu'il y a de commun, c'est déjà de la science. Mais entre cet art et cette science, ce lien de la percept et de la concept, il y a la vie, et le pt de départ de la pensée c'est cela. Ce n'est ni l'universel ni l'individuel, c'est le fond commun sur lequel et l'universel et l'individuel s'implanteront. Qu'on réfléchisse d'ailleurs à la difficulté que nous éprouvons à mesure que nous descendons dans l'échelle des êtres à ^{définir et même à} distinguer des individus. Entre des consciences il y a des distinctions radicales, entre des organismes aussi. Mais si l'on prend des objets matériels, bruts, c'est si l'on prend les choses comme elles sont présentées à notre perception, elles forment une continuité véritable, elles se pénètrent réciproquement, il y a action et réaction de tout sur tout. L'opération par laquelle nous découpons des choses individuelles d'une



continuité est complexe, n'est pas immédiate, n'est pas une intuition. Quelque chose précède donc la perception du fait en tant qu'individuel. C'est cette donnée intermédiaire entre le singulier et l'universel que nous voudrions dégager. Et si nous y réussissions, nous aurions simplement rapproché, réuni des thèses connues de l'hist de la philosophie en dégageant les éléments positifs communs qu'elles peuvent renfermer. Quelle sera la méthode suivie? Il ne peut y être question ici de chercher une intuition, de se placer en dehors des conditions de la pensée normale telle qu'elle est constituée à l'état adulte - percevant des individus d'un côté et de l'autre concevant des genres. Mais ce que nous pouvons faire ce sera d'écarter tous les éléments symboliques en qq sorte solidifiés qui recouvrent le travail intérieur et vivant de notre pensée. Il n'aons pour cela qu'à profiter d'un travail déjà fait. Les psychologues ont examiné l'effort de conception de l'idée générale, s'abord d'ordinaire à nous montrer de la concept de l'idée générale 1° la représentation d'une ou de plusieurs images - 2° le mot entendu ou prononcé intérieurement - 3° s'il y a qq chose de plus, derrière l'image et derrière le mot,

qq chose de fuyant, de malaisé à saisir, qui serait la
 pensée même. Eh bien nous devons écarter les images,
 écarter les mots, et tâcher de saisir, de fixer ce qq chose
 qui est derrière, qui paraît d'abord insaisissable, mais
 que nous arriverons peut être à saisir si le travail d'éli-
 mination auquel nous livrons d'abord n'est qu'un travail
 purement négatif. Nous avons des obstacles interposés entre
 nous, notre conscience actuelle (mots, images). Ces obstacles
 alignés devant nous sont tous reliés à l'idée, à la pensée
 centrale, par autant de fils divergents. Nous devons écarter
 ces obstacles - mais toujours penser à la direction, de ma-
 nière à marcher vers ce centre. Et d'at nous allons commen-
 cer par une étude des rapports du mot à l'idée. En
 faisant appel à la ψ d'expér - même aux résultats les
 généraux de la philologie, nous allons essayer de prendre
 la pensée sinon avant le langage, du moins au point
 précis où s'effectue la réfraction de l'idée en mots.
 Nous passerons alors aux images proprement dites, nous cherche-
 rons d'abord s'il y a des images génériques (douteux) - nous
 ensuite, au cas où il y en aurait, ce qu'elles sont à la
 pensée, et ici encore nous nous placerons au pt précis où
 l'image sort de la pensée. Si ce double travail aboutit
 à 1 résultat, si qq résidu positif demeure - après



l'éliminant des mots et des images — alors ce résidu étant ce qu'il y a de primordial de la pensée, p conség de primitif, d'essentiel, — ce résidu doit être au pt de contact entre la pensée et le réel — et p conség une recherche d'ordre plutôt métaph s'imposera. Nous aurons à rechercher ce qu'est véritablement et pourquoi existe en fait ce que nous trouvons de général et d'universel de la pensée. Bref cette étude q d'abord nous conduira à la théorie de la connaissance, et cette méthode qui enigera de nous non seulement un effort formel, dialectique, mais encore et surtout un effort matériel pour nous instruire, un appel aux faits, cette méthode aura l'avantage, même si nous n'arrivons pas au but, du moins de nous laisser certaines connaissances positives que cet effort même aura coordonnées en système.

La pensée est-elle possible sans la parole?

La discussion de la théorie qui confond la pensée et la parole, du nominalisme, ne pourra être approfondie ou fructueuse que lorsque nous aurons déterminé le rôle exact des mots par rapport à la pensée et ceci même ne sera possible que lorsque nous aurons étudié tour à tour chacune des parties du discours pour en fixer l'origine et en retrouver la dérivation. Alors seulement nous pourrions répondre à la question, non plus seulement par oui ou par non, mais par un *ds* quelle mesure — et c'est ce qu'il est utile de connaître. Cependant il est impossible d'aborder la question + précise du rapport exact de la pensée à la parole si l'on n'a pas provisoirement tranché dans un sens affirmatif la question de l'indépendance de la pensée par rapport au langage, car si l'idée se confondait avec le mot il n'y aurait plus lieu de chercher un rapport plus complexe ou plus subtil. Il semble donc que nous soyons enfermés dans un cercle. — La question de la distinction de la pensée et de la parole ne pouvant être résolue avec précision que si l'on a déterminé le rapport des 2 termes, et la recherche de ce rapport ne pouvant pas être instituée avant qu'on ait fondé la distinction. Il y a un



moyen de sortir de ce cercle, c'est de chercher s'il n'y aurait pas présomption en faveur de la thèse de l'indépend, contraire à la thèse de l'identificat, présompt qu'il faudra tâcher de tirer non pas de la nature de la pensée mais bien plutôt de la nature du langage et de sa fonction. Nous aboutirons à une conclusion purement hypothétique, qui deviendra catégorique quand nous aurons approfondi le rapport de l'idée au mot.

La thèse qui identifie pensée et parole a été soutenue par deux penseurs, l'un psychologue qui s'est fondé sur une analyse de la pensée, l'autre philologue qui est parti d'une certaine concept du langage. Ce sont Taine et Max Muller. (L'Intelligence - la science de la pensée) - la théorie de Taine est bien connue. Cf livre I ch II "Nous n'avons pas d'idées générales à proprement parler, nous avons des tendances à nommer, et des noms. Mais une tendance prise en soi n'est rien de distinct. Elle est le commencement, le rudiment, l'approche + ou - pénible ou facile de qq chose, image ou nom ou tt autre acte déterminé qui est sa plénitude et son achèvement. Partant ce que nous appelons une idée générale n'est qu'un nom, non pas le simple son qui vibre dans l'air et à notre oreille, mais ce son doué lorsque nous l'apercevons ou l'imaginons d'

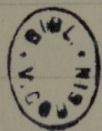
propriété double, la propriété d'éveiller en nous des images, images des individus qui appartiennent à une certaine classe et de ces individus seulement, et la propriété de renaître toutes les fois qu'un individu de la même classe se présente à notre mémoire ou à notre expérience." Et un peu plus loin: "A ce titre le nom correspond à la qualité commune et distinctive qui constitue la classe et la sépare des autres. Il correspond seulement à cette qualité. Il est éveillé par elle et par elle seulement. De cette façon il est son représentant mental et se trouve le substitut d'une expérience qui nous est interdite." - Plus loin, ch III. "De là des illusions singulières: nous croyons avoir par delà nos mots généraux des idées générales; nous distinguons l'idée du mot, elle nous semble l'action à part dont le mot est seulement l'auxiliaire. Nous la comparons à qq chose d'aérien, d'inétendu, d'incorporel. Nous supposons un être dont elle soit l'action. Il nous semble aussi pur et aussi éthéré qu'elle. Nous l'appelons esprit et nous disons que notre esprit par delà toutes les images se représente et combine les qualités abstraites des choses. Le mécanisme de cette illusion est aisé à démêler. Nous avons oublié le mot qui est toute la substance de notre opération, et nous avons considéré l'opération moins ce qu'elle contient.



Reste le vide." Nulle part le nominalisme n'a été exposé sous 1 forme + nette. D'après Taine il n'y a pas d'idées, il n'y a que des images. Qu'est ce donc qui différencie l'état intellectuel généralement appelé idée, concept, des autres images? Il s'en distingue simplement en ce que au lieu d'être une image quelconq il est une image verbale - C'est un son conventionnellement lié à l'objet et qui n'a aucune ressemblance avec lui, mais justement parcequ'il n'a aucune ressemblance avec lui, il n'est p attaché, com le serait une image reproductrice qq, à tel ou tel objet individuel, il n'évoq p d l'esprit le seul souvenir de tel ou tel objet déterminé, mais il peut ns rappeler une série indéfinie, ouverte, d'objets indivi. Il n'y a donc que des images. Seulement à côté des images copies il y a des images symboles, et les images symboles en raison de l'écart qui existe entre elles et ce qu'elles symbolis ne sont p solidaires de tell ou tell percept déterminé dont elles seraient le souvenir. Les symboles sont les idées générales.

C'est de considérer plutôt philologiq que Muller est parti. La comparaison de tous les mots appartenant à une langue indo-européenne ns conduit, dit il, à dégager un certain nombre de racines qui ont seroit exclusivement

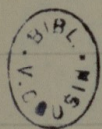
à la formation de ces mots. Ces racines seraient au nombre de 800 - puis 200 de derniers travaux. Et ces racines verbales d'où sont sortis tous les mots des lang ariennes, ces racines constitueraient, réunies, la langue primitive des ariens - Thèse attaquée. Or ces racines expriment des concepts, des idées générales, le + souvent des idées d'actions, action de marcher, de courir, de brayer. D'où viennent ces racines et comment expliquer l'existence du langage? L'auteur arrive par des considérat de diverses natures, mais surtout par l'éliminat de ths les autres thèses, à cette conclusion que le mot primitif a dû faire corps avec le concept, en être inséparable, aussi inséparable que le corps de l'être vivant est inséparable de l'être vivant. Reprenant une thèse de il fait remarq que les matelots quand ils rament, les paysans, ouvriers occupés à un travail commun, émettent des sons rythmés complexes, et que ces sons sont produits naturellem, les mêmes ~~par~~ chez tous. D'après lui les mots primitifs, ceux qui sont représentés dans les racines de nos lang indoeurop ont eu cette origine. Ils représentent tous des actions, actions accomplies en commun par les membr des petit sociétés primitives, et ces mots étaient attachés naturellem aux actions qu'ils représentaient. S'il en est ainsi, on ne peut pas



séparer le langage de la pensée proprement dite par concepts. Concept et langage ont paru simultanément. "Pas de mot sans concept, mais pas de concept sans mot."

Les deux philosophes aboutissent à la même conclusion, mais l'esprit des deux conclus est très différent. Les intent sont opposées. Taine a voulu montrer qu'il n'y a pas un intervalle infranchissable entre la pensée par images et la pensée par concept, le concept se ramenant à un symbole, c'est-à-dire à une certaine variété d'images. Donc entre ces 2 formes de la pensée il n'y aurait pas une différence de nature, et si nulle part de ce livre de Taine la théorie évolutionniste de l'intelligence n'est formulée nettement, on comprend cependant que la philosophie évolutionniste ait accepté toutes les thèses de ce livre. Au contraire c'est contre l'évolutionnisme, et + particulièrement contre le Darwinisme, que Muller a dirigé son livre. Supposons en effet que la pensée soit indissolublement liée au langage. Comme le langage est le propre de l'homme, il s'ensuivrait qu'avec l'homme un certain mode de pensée fait son apparition qui n'a pas son analogue du reste de la nature. Si la pensée est séparable du langage, rien n'empêche de supposer avec l'évolutionnisme que l'animal pense par concepts à une certaine mesure. Rien

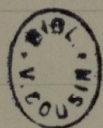
n'empêche de soutenir qu'entre l'animal et l'homme il y a une différence de degré simplement et non pas de nature. Au contraire d'après Max Muller cette thèse deviendrait insoutenable si l'on pouvait démontrer l'union indissoluble du mot et du concept. Kant a démontré, usait-il, que l'entendement est absolument distinct de la sensibilité, mais ce qu'il n'a pas démontré c'est que l'entendement ainsi compris est le propre de l'homme. Cette démonstration sera faite quand on aura prouvé que la pensée par concept et le langage sont inséparables. - Comme on le voit les deux auteurs sont partis l'un et l'autre de certaines idées systématiques, et ceci même suffit à rendre la thèse suspecte. Mais laissons de côté les intentions. Considérons les deux thèses en elles mêmes.



On pourrait se demander d'abord comment il y a des synonymes, c'est-à-dire des sons absolument différents exprimant la même idée. ~~Il semble bien~~ Cette objection vaudrait beaucoup moins contre la thèse de Taine. En effet le mot étant considéré par Taine comme une image sonore attachée à un groupe ouvert d'images quelconques, on comprend que différentes images verbales puissent être attachées au même groupe. Il n'insisterons pas sur cette objection. Seulement si la thèse de Taine prête moins le flanc

à cette objection, elle en soulève une autre. De cette hypothèse quelle est la relation qui existe entre le mot et les images que le mot évoque ? C'est et ce ne peut être qu'un rapport d'associat et d'associat par contiguïté. Mais qu'est-ce que l'associat par contiguïté ? Une image en évoque par contiguïté une autre à laquelle elle a été jointe dans certaines circonstances de temps et de lieu. Or l'associat de l'image au mot a ceci de particulier que l'image évoque le mot indépendamment de toutes les circonstances de temps ou de lieu, évoque le mot comme une entité indépendante. Le mot entre ici de l'associat comme s'il se suffisait à lui-même. Ce n'est plus un souvenir, c'est un souvenir indépendant de toutes les circonstances et capable de s'appliquer et de convenir toujours. C'est dire que le mot a des caractères que nous attribuons d'ordinaire à des idées générales, et que s'il y a ici associat c'est une associat qui ne ressemble à aucune autre. — Il n'insisterons pas sur ce point, pas plus que sur l'objection à tirer de l'observat par la conscience. Celle-ci a besoin d'être préparée. Elle n'est utile que si l'on a commencé par écarter certains obstacles. Réserons donc pour plus tard cet appel à la connaissance approfondie. Trois fois pour s'en tenir à l'observat superficielle il est très

orai que, lorsque nous pensons, nous parlons notre pen-
 sée. Elle nous apparaît soit comme un murmure intérieur,
 soit comme une articulation ^{Mais ceci est-il toujours vrai?} naissante. Un logicien anglais
 a fait remarquer que le philosophe et le psychologue sont assez mal
 placés pour trancher cette question de fait, parce que leurs
 habitudes littéraires les induisent en effet à penser le tout
 par mots. Rien ne prouve qu'il n'y ait pas là une habi-
 tude professionnelle. Si je regarde un ouvrier fabriquant
 une roue, je me dis: si le centre est mal placé, la voiture
 oscillera, et c'est pour moi une proposition en mots. Mais
 très probablement l'ouvrier ne pense pas de cette manière. Il se
 représente des images, mais surtout des relations possibles
 entre images, relations qui sont générales, sans qu'aucun
 mot intervienne. Quand nous jouons aux échecs, chacun
 des mouvements attribués à l'une des pièces est la solution
 d'un problème et implique la solution anticipée de pro-
 blèmes ultérieurs qui pourront se présenter. Et néanmoins
 nous n'avons de l'esprit que des images et des relations pos-
 sibles ou réelles entre ces images. Ces relations sont uni-
 verselles et générales. Ce sont des problèmes généraux, formu-
 lables en termes généraux mais résolus instinctivement sur
 des images. Lorsque le géomètre trace un cercle sur un
 tableau et mène dans ce cercle des droites différentes,

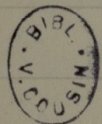


il peut à propos de ces constructions successives ^{et résoudre} poser ^{des} problèmes sans qu'aucune ^{symbole} ~~construction~~ verbal^e interviene. Il n'a de sa conscience qu'une image qui change et toutes ses représentat^{ions} successives sont individuelles. Mais ces images, ces percept^s individualisées sont accompagnées de ce qu'on pourrait appeler le sentiment de la généralité, c'est-à-dire de la conviction que ~~ce~~ ce qu'il voit, ~~et~~ ce qu'il perçoit s'applique non seulement au cercle qu'il voit, mais à n'importe quel autre cercle. Il y a bien ici, si l'on veut, pensée par concept, par idée générale, et la preuve en est que lorsqu'il faudra formuler ~~et~~ ce qui a été vu l'expression viendra d'elle-même, et néanmoins ~~et~~ cela s'accomplit sur des images et des relations d'images, sans que les mots interviennent.

Demandons nous si les deux thèses n'impliqueraient pas, non plus en ce qui concerne la nature de la pensée, mais en ce qui concerne la fonction du langage, un postulat commun que rien ne justifie. Il y a selon nous une double erreur qu'on trouve dans beaucoup de conceptions ϕ et que nous formulerons ainsi. La première consiste à considérer les processus ϕ comme se suffisant ^{chacun} à eux-mêmes, à ne pas tenir compte du but, de la fin poursuivie, c'est-à-dire de l'utilité. Que ~~la~~ fonction ϕ puisse être désintéressée, cela est incontestable. Mais l'est-elle essentiellement?

Et là 1^{re} erreur est celle-ci : l'homme individuel est considéré comme se suffisant à lui-même, véritable empire d'un empire. On traite de lui comme s'il venait ensuite s'ajouter, lui individu isolé, à d'autres unités sociales pour former une société comme si la société n'était pas donnée comme un fait, comme si l'individu n'était pas une portion de la société.

Cette double hypothèse pénètre la théorie qui tient le langage et la pensée pour liés indissolublement l'un à l'autre. En effet on se représente l'individu pensant comme formant des images ou des concepts, et joignant à ces états intellectuels des mots, soit que ces mots en soient rapprochés artificiellement comme le veut Taine, soit qu'ils rejoignent naturellement l'idée comme le dit Muller. Mais dans un cas comme dans l'autre on attribue au mot une sorte de fonction spéculative et désintéressée. Le mot serait le soutien du concept, et le serait d'abord, M Muller le dit expressément. "La formation de la pensée est l'objet premier et naturel du langage, tandis que la communication est purement accidentelle." Etrange hypothèse ! Comme si le rôle évident de la parole n'était pas la communication de la pensée. Or supposons que telle soit en effet la fonction du langage et supposons d'autre part que l'homme soit un être essentiellement social. Supposons que Taine et Muller aient tort l'un et l'autre en ce qui



concerne la nature du concept. Supposons que la pensée par concept soit indépendante de la parole. Il arrivera cependant que la pensée à peine formée aspirera à se répandre au dehors, à se "socialiser". Elle s'épanouira donc en nous, elle deviendra une parole intérieure, mais celle-ci bien loin d'être la cause ou l'occasion de la pensée par concept sera un effet; ce sera le rayonnement de la pensée, inséparable de la pensée si l'on veut, mais ce ne sera qu'un effet; et de ce que la parole intérieure accompagnera toujours la pensée — à supposer que cela soit exact — on pourra conclure seulement qu'en l'état actuel des choses, l'individu pensant est une abstraction qui n'est jamais réalisée et que cet individu pensant isolément, même lorsqu'il croit travailler simplement pour lui, travaille cependant à travailler pour les autres. C'est donc le rôle du langage que méconnaissent ces deux philosophes. Car lorsque ceux mêmes qui sont les ennemis les plus déclarés de cette thèse (Hamilton) comparent le rôle du mot à celui de la maçonnerie d'un tunnel qui empêche la terre d'envahir la galerie, lorsqu'ils font du mot l'état de la pensée, ils attribuent eux aussi au langage cette fonction désintéressée, d'ordre spéculatif, qui n'est sûrement pas sa fonction primitive et naturelle. Mais

cette dernière hypothèse, que le concept une fois formé ne pourrait pas se soutenir sans le mot, implique une conception de la pensée que nous aurons à critiquer et sous mille formes diverses dans ce cours. Elle consiste à prétendre qu'une idée générale, formée naturellement par l'esprit, peut exister à l'état isolé. Si l'on envisage ainsi, si l'on prend une idée détachée de toutes les autres, elle ne pourra pas se soutenir sans un mot. Mais c'est l'idée morte que l'on conserve ainsi; l'esprit vivant pense-t-il jamais une idée isolée? Cela peut lui arriver quand il construit scientifiquement certains concepts; mais c'est exceptionnel et artificiel. Dans l'esprit qui vit, il n'y a jamais une idée, mais des idées, données avec leur implication mutuelle, en systèmes. Alors il sera sans doute aisé de montrer que telle ou telle partie de cet organisme détachée a besoin d'un mot pour la conserver. Mais de là à conclure que la pensée normale est une parole intérieure, il y a très loin, puisque la pensée normale n'est pas une pensée qui isole des concepts pour le plaisir de les isoler, mais une pensée qui induit, qui déduit, qui juge.



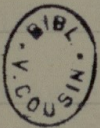
La pensée et la parole.

Le résultat de ce qui précède est qu'il n'est pas absurde de chercher ce qu'est ou pourrait être la pensée sans la parole. Mais par quelle méthode procédera-t-on à cette détermination? Un examen direct, un appel immédiat à la conscience est-il possible? Si on laisse de côté certains cas privilégiés (cas où nous pensons par images, directement, avec un sentiment de généralité accompagnant l'image) il reste que le + souvent un appel immédiat à la conscience serait entacher d'illusion ou de ~~de~~ manière douteuse de grosses objections. En effet à supposer que nous puissions de l'observation interne faire table rase de l'expression verbale, on pourrait toujours dire que la pensée que nous saisissons ainsi est la pensée dans son état actuel, la pensée évoluée, et que cette évolution dont nous voyons que le terme n'est que l'effet combiné de la pensée et de la parole, peut être même de la seule parole. Nous rejetons les mots comme qq chose d'instable, de mouvant, mais quand nous croyons toucher le fond de la pensée, ce ne sont peut être que des mots stratifiés que nous trouvons.

Et même en laissant de côté l'hypothèse évolutionniste

en supposant que la pensée est essentiellement ce qu'elle a toujours été, on pourra contester une méthode par laquelle on prétendrait nous distraire immédiatement des mots pour nous regarder et nous voir penser. Car on dira : on s'carte des mots, et le matériel du langage ; mais la forme demeure, les cadres de la grammaire des lesquels on insère votre pensée. On peut avoir oublié un vers et s'en rappeler le rythme ; on peut se soustraire à la parole et ce qu'elle a de matériel, et pourtant le rythme, la logique de la parole demeure. Si bien qu'en croyant atteindre la pensée pure, c'est encore au langage que on ayez affaire.

Mais les difficultés mêmes ainsi soulignées ne laissent apercevoir quel serait le moyen de parvenir à une connaissance non plus immédiate mais indirecte, confirmable et doute par une observation ultérieure de la pensée elle-même pure. En effet si notre pensée et son état actuel est l'effet d'une évolution à laquelle le langage a contribué pour la + forte part, alors en considérant des langues qui ont évolué et des directions différentes et en les comparant entre elles on arriverait peut-être par l'élimination des différents propres, spécifiques, à retrouver le genre, c'est-à-dire ce qui est commun à tous, c'est-à-dire enfin la pensée. Si on laisse de côté l'hypothèse évolutionniste, si l'on se borne à constater qu'il est

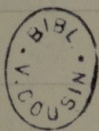


peut être impossible à la pensée de s'abstraire directement et immédiatement du moule de la parole, alors en considérant des langues qui n'aient entre elles ni parenté, ni affinités quelconques, en extrayant de ces langues ce qu'elles ont de commun, on arriverait encore cette fois à se dégager indirectement de ce que la parole ajoute ou retranche à la pensée. On conçoit donc que la comparaison des diverses logiques propres aux familles les + diverses de langues puissent conduire à une logique + générale qui en serait comme la quintessence commune, et qui serait celle de la pensée sans la parole: resterait, il est vrai, pour confirmer des résultats aussi indirectement atteints, la nécessité d'un appel à la conscience.

Si nous considérons les langues indoeuropéennes, et de ces langues les types de phrase les plus simples, nous en trouvons 2 princip. On peut d'abord exprimer une pensée au moyen d'un sujet verbe et régime: l'enfant bat le chien. On prend le tableau et on l'envisage d'une façon dramatique: on y distingue un acteur principal; l'enfant; une action qui part de cet agent; et un patient qui reçoit l'action. 2^e type On prendra un sujet et on l'envisagera comme contenu de un autre terme qu'on appellera l'attribut, compris en lui au p de vue de l'extension et le comprenant au p de vue de la compri-

ension. (sujet - copule - attribut). Le 1^{er} mode d'expression convient plutôt à une action, le 2nd à un état. Le 1^{er} est de nature dynamique, cinématique, le 2nd de nature statique. Dans le 1^{er} cas le temps intervient, le mode de représentation enveloppe des considérations de temps; dans le 2nd cas il y a simultanéité entre le sujet et l'attribut, inclusion d'un terme dans l'autre, et représentation spatiale.

Or remarquons que, pour ne considérer de ces deux types de phrases que le 1^{er}, il s'en faut de beaucoup que la chose exprimée par cet arrangement de mots ne puisse s'exprimer de beaucoup de manières. Ce qui nous est donné de la percept, c'est ce tableau indécisé en soi et mouvant, que constituent réunis l'enfant, le chien et les coups. Alors notre attention, ou mieux notre aperception, se porte tour à tour sur des parties qui deviennent des divisions justement parce que notre attention les découvre: l'enfant, le chien et l'action de frapper. Et de + notre attention est ainsi dressée qu'elle part de l'enfant pour de là rayonner autour de ce centre et arriver au chien par l'intermédiaire des coups. Mais nous aurions pu nous y prendre autrement. D'abord et en maintenant la même donnée, les mêmes termes distingués, rien n'empêcherait de partir du chien. De fait nos langues nous permettent de procéder ainsi. Elles y arrivent par l'emploi du passif. Mais ce



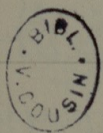
mode d'expression est relativement récent. On y est arrivé péniblement et en traversant des intermédiaires. L'invention du passif était contraire au génie des langues indoeuropéennes parce que ds ces langues le verbe exprime une action que le sujet accomplit de sorte qu'il était contradictoire à la nature et à l'essence du verbe d'exprimer une action que le sujet reçoit. La difficulté a été tournée peu à peu. On a commencé par se représenter une action que le sujet exercerait sur lui même. Le verbe moyen avec sens réfléchi est à l'origine du passif. On a dit: le chien se bat "битъ собѣ" "traido's" par l'effet de l'enfant. Il y avait action réfléchie; et peu à peu, comme le sujet se trouvait recevoir l'action en même temps qu'il l'accomplissait, on n'a plus conservé que l'idée d'action reçue; et le verbe a pris le sens du passif. C'est une 1^o manière à laquelle on est arrivé difficile d'exprimer la même chose.

On conçoit même une 3^o manière, prendre l'action pour centre et la considérer comme se divisant entre 2 termes dont l'un en est producteur et l'autre récepteur. On aboutirait alors à des formes d'expression assez différentes de celles que nous connaissons.

Ds ces 3 hypothèses nous supposons la même division du réel. Mais on peut soutenir que cette manière d'envisager les

chores n'est pas essentielle. Cette conception dramatique du réel, terme agissant, action, et terme subissant, est de beaucoup de cas hypothétique; elle est peut-être suggérée par nos habitudes de langage elles-mêmes. Soit un homme qui passe vêtu de blanc. Selon nos habitudes d'expression nous dirons: cet homme porte une veste blanche. Mais notre perception ne nous dit pas cela. Tenons-nous en à la donnée immédiate. Nous apercevons: 1° du blanc 2° puis que ce blanc est une veste 3° nous trouvons que cette veste est sur un homme. Imaginons un système de notation qui suive exactement le progrès de la perception: comment exprimerions-nous ce que nous venons de voir? Nous dirions: blanc $\propto$ veste $\propto$ homme. De fait certains idiomes inférieurs procèdent de cette manière. (Indigènes de Bornéo: lui, avec blanc, avec veste) Dans ces idiomes la subordination, c'est-à-dire l'habitude de placer un sujet sous un attribut, ou est inconnue ou est pratiquée très différemment. Ex: Père de toi vieille de lui = ton père est vieux. Les 2 idées au lieu d'être incluses l'une dans l'autre sont juxtaposées.

L'idée ne nous viendra jamais de mettre sur le même plan des procédés d'expression propres à des peuples dont l'évolution a dû s'arrêter très tôt et d'autre part les procédés si subtils de nos langues indoeuropéennes dont l'évolution a été continuée.



et ininterrompue : il ne peut pas être question de les mettre sur le même plan. Néanmoins si des langues de cette espèce avaient évolué longuement, elles n'auraient pas évolué du même sens que les nôtres et les formeraient parfaites où elles seraient arrivées auraient été très différentes de nos formes grammaticales. Et s'il est vrai que la logique de notre pensée réponde exactement à celle de notre langage, ou mieux si la science que nous appelons logique est une science qui opère sur la pensée formulée en phrases, alors, semble-t-il, là où la phrase se présentera sous un aspect autre, avec une substraction fondamentale différente, différente aussi sera la logique immédiatement applicable. Notre logique est celle de la subsumption. Tant il aller jusqu'au bout de cette idée ? Tant il dire, ~~que si~~ Aristote au lieu d'être grec avait été mexicain, il eût eu un système de logique ~~et~~ différent ? C'est une grosse exagération. On peut prétendre que si les langues inférieures s'étaient développées pleinement elles se seraient peut-être rapprochées des formes qui sont les nôtres ; et surtout on peut prétendre que si ces langues inférieures se sont arrêtées de leur développement, c'est justement peut-être parce que leur logique était inférieure à la nôtre, ne serait pas calquée comme la nôtre sur les vrais rapports des

choses. De sorte qu'elles devaient rencontrer un obstacle à leur développement.

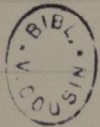
Il faut retenir que notre logique, pleinement applicable à nos propos, si bien qu'on peut toujours substituer la proposition à la pensée elle-même ne doit être qu'un rétrécissement d'une logique générale qui pourrait être alors celle de la pensée pure, de la pensée derrière et sous la parole.

Insistons sur ce point pour bien comprendre les conséq. métaphys. possibles d'une pareille idée. Ce que nous entendons par méta, c'est l'usage transcendant c-à-d. en dehors de l'empir. de ce que Kant a appelé les concepts purs de l'entendement. Ces concepts purs, il en a dressé la liste, et elle est longue. Mais il n'y en a qu'un ou deux qui importent réellement : le concept de cause et le concept de substance. Spéculer, discuter les problèmes méta, c'est faire une application des concepts de substance et de cause ; et de fait autour des 4 concepts transcendent les discussions entre philosophes. Or le rapport d'attribut à substant est justement celui que nous trouvons dans le jugement qui subsume. Et le rapport de cause à effet est celui que nous trouvons dans le jugement qui exprime une action. D'ailleurs comment Kant a-t-il obtenu les concepts purs ? En empruntant à la logique formelle les différentes espèces de jugements et en en dégageant la forme pure. Le concept de substance, il l'a extrait du jugement



catégorique ; le concept de cause ou jugement hypothétique ; mais il ne faut pas que ces termes fassent illusion. Il se place au p^{de} vue de la logique formelle (tt verbe devenant le verbe être) Alors tt jugement qui exprime une action sera hypothétique. C'est donc bien de la forme de la proposition que Kant est parti pour aboutir à dégager les concepts purs dont, à tort selon lui, le philosophe fait un usage transcendant. Mais si la forme de nos propositions était due surtout à certaines habitudes que le langage a fait contracter à la pensée, alors les concepts purs de l'entendement pourraient à une certaine mesure avoir qq chose de contingent et d'accidentel. Si nos langues ont évolué comme elles l'ont fait c'est que l'idée de substance et l'idée de cause ou ont leurs racines ds notre esprit même, ou répondent à la structure intime des choses. Mais il est aussi vrai que, si essentielles que soient ces idées, elles ont dû subir un rétrécissement par ce seul fait qu'elles sont devenues les constructions du langage. Du fait us montrerons que la forme active du verbe n'est pas une forme primitive. Le verbe a été neutre d'abord. Peu à peu s'est développé l'idée d'une action qui, partie de là, aboutit à un passif. C'est un phén^{om} grammatical général. De sorte qu'il est impossible que la grammaire n'ait p exercé ici

une influence véritable sur la pensée, déterminant et spécialisant certaines catégories. Et vrai dire c'est ce que tous les philosophes ont compris. Ce qu'ils ont cherché d'instinct c'est de se débarrasser des limites des entraves que le langage met à la pensée, mais + particulièrement de chercher derrière les concepts purs rétrécis par la forme grammaticale du langage le concept pur en lui-même; la relat de cause à effet, de sujet à attribut, telle que la conçoit l'esprit débordant enfreignant cette même relat saignée par le langage, emprisonnée par lui. Il s'agirait à la construction d'une proposition. Donc les philosophes ont tous cherché à atteindre par un effort de génie à cet état pur et sans mélange de la pensée. Mais ne pourrait-on pas se demander si la comparaison entre elles des diverses logiques spéciales propres aux syst d'expression les + différents ne nous permettrait pas par le frotement des particularités les unes contre les autres d'extraire 1 logique + générale. Et de déterminer par là une méthode applicable à la métaphysique. Hâtons nous de dire, ce n'est là qu'une ouïe de l'esprit, pareille entreprise est irréalisable si l'état actuel de nos connaissances. Les langues construites sur des modèles différents sont mal connues. Et même si on les connaissait peut-être ces langues ne se sont-elles pas développées assez pour qu'on puisse en dégager d'une manière nette la logique intérieure. Aussi les considérer



auxq^{es} ns venons de ns liorer sont elles plutôt faites pour
faire bien remarquer l'écart qui doit exister entre la logiq^e
de notre pensée en soi et la logiq^e de cette même pensée
coulée ds le langage. Ce que ns allons faire sera + modeste.
Ns allons considérer tour à tour ds nos lang indoeurop les
preneurs parties du discours, retrouver à la lumière des
résult^{ats} de la philologie les secret^s derivations de la part d'entre
elles, et alors ns efforcer de retrouver si par un effort
d'induction certaines conc^{es} relations à la pensée pure en
elle même et à une source d'où le langage découle en se
détermin^{ant} lui même —

Pour indiquer + clairement l'objet que ns poursuivons il
faut relire une page de la ϕ de James, page relative à ce
que ce ϕ appelle les sentim^{ents} de relat et les sentim^{ents} de tendance.
Ce que James essaie de montrer c'est qu'une conc^e attentive
demele dle cours de la vie intérieure en outre des images ce
qu'il appelle des sentim^{ents} de relation et des sentim^{ents} de tendance.
"Il n'y a pas une conjonction ou une préposition, à peine
une phrase adverbiale pas de formes syntaxiq^{ues} ou d'inflex^{ions}
de la voix ds le langage humain qui n'exprime 1 nuance
ou une autre de relation que ns sentons actuellement
à qq moment exister entre les objets + q^{ui} de notre
pensée. Si ns parlons objectivem^{ent} cad haut ce sont les

relations réelles qui apparaissent révélées. Si nous parlons subjectivement c'est le courant de la conscience qui trouve à chacune de ces relations sa nuance interne assortie. Nous pourrions dire un sentiment de et, un sentiment de si, un sentiment de mais, un sentiment de par et comme nous disons "sentiment de bleu, de froid." Et d'abord quand nous observons par la conscience la continuité de la vie interne, nous trouvons que ce qui s'exprime par le langage en relations logiques existe en fait actuellement sous forme de nuances et étant en soi qq chose d'affectif plutôt que de représentatif. "Quand nous lisons des expressions telles que rien que, l'un ou l'autre, quoiqu'il en soit, néanmoins, et une multitude d'autres squelettes verbaux, de relations logiques, est-il vrai qu'il n'y ait rien de plus dans nos esprits que les mots eux-mêmes comme ils passent? Quel est alors le sens des mots que nous croyons comprendre en lisant? Qu'est-ce qui fait que la signification de ces mots diffère dans une phrase de ce qu'elle est dans l'autre? Dans ces mots interrogatifs qui, quand, où, la différence de signification sentie n'est-elle rien de plus que la différence des sons? Et cela n'est-il pas connu et compris de toute affect de conscience quoique impalpable par un examen direct? Même chose n'est-elle possible des négatifs comme non, jamais, pas encore? — Ainsi à

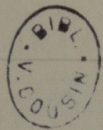


côté des sentim de relat il y a des sentim de tendance, c'est que la continuité de la vie inter us appar non seulement com un assortim de fines nuances qui se traduiront en relat logiq mais enco com une courbe aux direct changeantes. Il y a à tt moment de la cour la prise d'une direct; et si le langage exprime la chose, il l'exprime grossièrem. Il y a derrière qq chose, le courant de la cour, le ruissellement de la pensée.

C'est ce courant de la pensée que ns voudrions soumettre à l'analyse. Et être n'en est p qq chose d'absolument irréductibl, peut être y a t il là qq chose de - mystérieux que ne croit l'aut. Remarq que quand James veut n faire saur ces nuances de relation et de direction il emploie des mots, et qu'avec ces mots il y réussit. Ne serait ce pas que ces sentim au lieu d'être irréductibl seraient des échos lointains des mots qui composent la phrase? Sans aller aussi loin ne peut on pas présumer que si ces relations et tendance sont claires sinon adéquatem exprimabl par le langage, si ces sentiments arrivent à suivre si fidèlement les sinuosités de la parole, c'est que tt en lui prêtant beaucoup, elles recourent du langage

qq chose. Alors c'est ce départ qu'il faudrait faire: soulever le voile interposé des mots; ou prendre le mot au sortir de la pensée, et placer ainsi au seuil de celle-ci. Ainsi l'objet de cette étude est bien la direction de l'effort qui est le but même de la φ ; mais peut-être la φ doit-elle ici faire appel à la science du langage.

Ce qui frappe d'abord d l'expression verbale de la pensée, c'est l'allure générale de la phrase. Elle est affirmative ou négative ou interrogative. Considérons ces diverses attitudes de la pensée d leurs rapports; cherchons si elles sont accidentelles ou essentielles coordonnées ou subordonnées les unes aux autres.



Affirmation et
négation.

Pour la négation vis-à-vis de l'affirmatif c'est une tradition de l'ancienne logique de mettre affirmatif et négatif sur le même plan. Affirmer serait rapprocher un attribut d'un sujet. Cette tradition a été conservée par les logiciens modernes, sauf si qu'il y a et Wundt. La raison qui a fait mettre affirmatif et négatif sur le même plan, ou la trouve dans le caractère ontologique de l'ancienne logique issue du platonisme. Les genres y sont considérés

comme ayant une existence en soi, comme constituant un monde à part, celui des formes et des idées. Dans ce monde, certaines idées ont entre elles des rapports de parenté; d'autres au contraire sont étrangères les unes aux autres. L'affirmatif constate la compatibilité de deux idées; le jugement négatif en constate l'incompatibilité, et c'est pour cela que les logiciens ont si souvent ramené la négation à une affirmatif, la considérant comme une opération de même nature parce que dans les deux cas on pose qq chose, compatible ou incompatible.

Mais il s'en faut qu'il en soit de même quand on envisage les choses du point de vue philologique. En fait on trouve que la négation s'opère toujours par l'intermédiaire d'une phrase affirmative à laquelle on joint un indice marquant la négation. Quel est le sens de ce signe? L'étymologie des mots négatifs est douteuse. Si on prend le mot grec οὐκ, on le rattache à εκ hors de, ou οἰκονομει s'en aller, ou encore οακναι οαοο οατο ce mot marquant l'écartement. En latin nego est rattaché par Byrne à nequum

qui se rattacherait à *γυμνός* nu. La racine
 νη marquerait le dépouillem^t la nudité. Ces
 symboles semblent indiquer qu'au fond de l'idée de
 négat il y a la représentatⁿ d'éloqu^m ou d'ar-
 rachem^t. De lte négat il ya l'idée d'écarter une
 affirmat possible. Il y a 2 temps 1° l'affirmat
 conçue com possible 1° le rejet de cette affirmat. Une
 phrase négative c'est la phrase affirmat avec en
 outre le signe qui marq que cette affirm est à
 rejeter. C'est pourq il est vain de se demander
 si la négat ds une prop^{osit} négat porte sur
 l'attribut ou la copule. En réalité elle porte sur
 le tout. De même ds ts les cas. Et c'est en vain
 que Wendt prétend que d cert cas la prop^{osit}
 négative ds la form est affirmat au fond et du
 p^{de} vue ψ. Ex: la tour n'est p haute, la cathé-
 drale de Cologne n'est p achevée. L'idée est il
 est affirmative. Us pensons à ce fait possible que
 la tour a cette hauteur d'ermine que n voyons
 qui est petite. C'est possible en un sens; mais
 du moment que l'idée a pris la forme d'une
 prop^{osit} négative c'est que us avons pensé à
 l'affirmat possible de ce que n nions. la tour

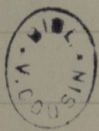


aurait pu et dû être haute en sa qualité de
tour. Elle ne l'est pas : il faut l'exclure de cette
catégorie. Ici encore il y a une affirmation conçue
comme possible et rejetée. Il suit de là que la
negation doit être considérée comme une attitude
indépendante et originale de l'esprit. Mais la
negation suppose autre chose avant elle : la con-
ception de l'affirmation correspondante possible
et cette analyse ne renseigne sur le rôle véritable
de la negation. Si nous considérons des intelligences humaines
comme virtuellement unies dans la poursuite d'une vérité
dont l'établissement importe à la société, il y aura
un effort vers le vrai et par conséquent une concurrence
entre les idées et les affirmations possibles. Le côté
negation de la vie de l'esprit correspond au côté
élimination de cette espèce de lutte pour la vie.
Le champ de cette negation c'est le possible qui
aurait dû se réaliser. C'est pourquoi l'attitude
de la negation est postérieure à celle de l'affirmation
et originale. Donc cette attitude n'est pas absolument
inanalysable. Nous pouvons trouver qq chose derrière.

Interrogation.

Beaucoup + énigmatique est le sens intérieur
de l'interrogation. C'est un fait singulier

qu'aucun logicien ne s'en soit occupé. la raison en est d les préoccup meta de la logiq traditionn. On suppose que les genres et espèce existant en soi entretiennent entre eux des relat soit d'amitié soit d'hostilité : voilà pour l'être; et la pensée d'après la logiq traditionn est réglée sur l'être. Or de l'être à term ou se concurrencer ou s'excluent engendrant affirmat ou négat : il n'y a p de place pour l'interrogat. De les logiq modern ns voyons qu'ell s'inspire surtt de Kantisme. Or Kant s'est bien placé au pde vue de la pensée; mais la pensée dont il s'occupe, c'est la pensée en général, et non telle pensée ou tel entendement individuels. Ce qu'il étudie d ces différentes démarches, c'est l'entendement constructeur de la science, ou organisateur de la nature; cet entendement impersonnel ou rapproche ou sépare, et il n'y a p place pour l'oscillation, le doute, l'interrogat. L'interrogat ne se posera que pour la pensée subjective, celle que le psychologue devrait étudier. Mais la critiq de Kant n'a rien d'voir avec la psychologie. Et c'est pourquoi en ce qui concerne la solution des problèmes qui



ns occup les conclusions de K ne diffère p essentiel
de celle de la philo antiq et + particulièrement
en ce qui concern le jugem ns voyons que K
ayant adopté la division ternaire ayant noté
des jugem affirmat et des jugem négat chercha
pr le 3^e groupe qq chose d'intermed mais qui
ne pouvoit ps être l'interrogat. C'est ce qu'il
appelle le jugem indéfini cad qui négatif ds
la forme est affirmatif ds son fond: l'âme
n'est p mortelle. Quoi qu'il en soit les logiciens
ne se sont p occupés de l'interrogat.

Examinons d'abord la question du point de vue
philologiq. Un fait curieux est que d les lang
indoeurop, les mots, adverb ou pronom, qui
ont le sens interrogat, ont en même t le sens
indéfini: ex: τίς ποῦ ποτε τίς quando ek.
Comment expliq cette dualité de sens? 2 hypoth
sont possible: ou c'est le sens interrogat qui est
primatif ou c'est le sens indéfini. On pourrait
concevoir un passag du sens interrog au sens indéfini.
Suppos une lang où il n'exister p de term marq
une pluralité indéfinie, mais où existes des
term interrogat. Alors pr exprimer une idée com

quelques hommes sont venus - on dirait hommes
 quels? sont venus - marquant par là qu'il y a
 une fraie non déterminée du genre homme qui est
 venue. Mais ce n'est p vraisembl; et il est plus
 probable que c'est le parrag inverse qui s'est
 effectué. Sans interrogatifs, je pourrais dire
 certains hommes sont venus - mais en marquant
 par l'intonat que je m'attends à ce qu'on com-
 plète mon affirmation indéfinie en me disant
 quels hommes sont venus. Ce n'est p le hasard
 qui fait que les interrogatifs et les indéfinis
 s'emploient l'un pour l'autre (cf à la même
 racine que εἰς, εἰς que εἰς ποσόν. En latin
 num pourrait se rattacher à numerus, nemo,
 nummus (!)) La solution serait la suivante:
 l'interrogat serait une affirmat commencée
 avec le désir d'une interruption. Le ton même
 de la voix l'indique. Dans une propos affirm
 la voix part d'une certaine note p y revenir
 après certaines modulations. Dans la phrase in-
 terrogative la phrase s'arrête en haut sans
 redescendre: nous indiquons ainsi que la
 propos est indéterminée. Quel sera donc le



rôle précis de l'interrogation? Il est très malaisé d'en définir. L'interrogat est elle aussi une attitude originale de l'esprit mais non primitive; elle est corrélatrice de l'affirmation qui seule est primitive essentielle irréductible. Elle est le but même du langage. L'intelligence tend toujours à une solution à un but. Il peut être atteint, alors l'affirmat est réalisée; il peut être manqué, alors l'affirmat est rejetée; ou nous pourrions nous sentir sur la voie du but, mais sentir aussi que nous avons besoin d'un secours pour y parvenir; et nous avons recours à l'aide d'un membre de la société... Donc ici encore ce sentiment d'interrogat dont parle James n'est pas absolument inanalysable: nous pouvons du moins coordonner cette attitude à une autre + primitive.

Si c'est toujours à l'affirmat que nous sommes ramenés c'est de la phrase affirmat surtout que nous allons nous occuper. Nous aurons besoin d'un appel direct à la philologie qui ici va être possible.

Indiquons les sources:

Fr: Bréal Essai de sémantique

Requault Origine et philosophie du langage

All: Hermann Paul - Principes de l'histoire du langage (adaptation en anglais par Strong et Lodgeman avec ex français)

Angl: Mister - Types de structure du langage

Fr Muller - Introduction à la psychologie et à la science du langage.

Angl: Sayce - Principes de philologie comparée.
Introduction à la science du langage.

Byrne - Types de structure du langage



L'affirmation. Plus on remonte ds l'histoire du langage, + les formes auxquelles on aboutit sont synthétiques c'est-à-dire qu'en seul et même mot expr. beaucoup de choses que la logique et le langage lui-même + tard dissocié. Qq linguistes ont cru que le type primitif du langage était représenté actuellement par les langues polysynthétiques de certaines races américaines. Dans ces langues la phrase se compose tout d'un mot unique formé par la jonction d'autres mots exprimant des idées élémentaires et dont on a généralement coupé les extrémités pour obtenir une terminaison facile. Le langage n'a approuvé comme le mot mais la phrase c'est-à-dire par un tour vague et indéfini dont les mots seraient sortis en se précisant et se différenciant, comme le monde.

organisé us voyons d'une man protopl inform sortir des
tissus formés de cellul définies et pentapores.
Celle idée a été contestée, elle est d'cell très vag, mais il
est certain que la phrase prmit si elle n'a p été constt par un
mot uniq n'a dû comprendre qu'un très petit nombre de mots
dont chacun exprimant d son unit bien des choses que l'ana-
lyse a dissoutes + tard. Tel est le cas de la déclinaison. De la
déclinaison us voyons les flexions casuelles exprimer chacune
une idée qui se joint à celle qu'exprime le thème du mot lui-
même. C'est ainsi que l'accusatif indique que le mot désigne un
objet qui est pris com terme ou but d'une action; le datif
marque l'idée de destinataire ou d'attribut; le locatif indique que
l'objet sert de lieu de résidence à qqun ou d'qqcho; l'instru-
mental marque que l'objet est employé com moyen. Com-
ment expliq la formation de ces nuance de mots et de pensée?
Ce qui paraît le + simpl a priori serait de supposer que ces
flexions casuelles sont d'anciens prépositifs qui se seraient
agglutinés au thème du mot pr donner cette variété de
sens et de nuance. C'est ce qu'on a cru longt. Mais il
paraît prouvé que les choses se sont passées ainsi. La pré-
positif est d'origine récente. Ensuite on compr tr bien que l'idée
d'une chose et l'idée de la relation, de la catégorie où on
fait entrer cette chose se présentent d'abord à l'esprit com un
tout un et indivisible. C'est + tard que se fera l'abstrait
de la chose et de rapp. Il faut donc supposer que les flexions
ont été employées formées par un instinct vag, de
l'idée de joindre à la représentation de l'objet le symbole
variable des rapp variables où on le fait entrer.

Mais alors comment expliquer que beaucoup de mots se déclinent de la même
 manière. Si des mêmes désin se retrouvent dans des mots différents ne
 semblent-ils pas qu'elles ont eu par elles-mêmes le sens spécial des
 relatifs qu'elles désignent? En aucun cas. Il est probable
 que ces désin ont été formées accidentellement par un mot déterminé
 précis, mot dont le sens de la désin était indiqué par la nature
 même de l'objet. Puis la désin ainsi accidentellement formée se sera séparée
 du thème, aura voyagé en quelque sorte, apportant à d'autres mots le sens
 qu'elle avait contracté de ce cas et d'un fait spécial où elle était
 interprétée immédiatement. — Prenons un exemple cité par Breal:
 il existait en grec une classe de verbes terminés par $\iota\omega$ et qui
 désignaient des maladies. Ex: $\lambda\iota\theta\iota\omega$, $\mu\omicron\lambda\omicron\upsilon\beta\delta\iota\omega$, $\sigma\upsilon\lambda\epsilon\pi\tau\iota\eta\mu\iota\omega$. Comment
 s'est formée cette désin? Le cas primitif est probablement $\omicron\phi\theta\alpha\lambda\mu\iota\omega$
 ou quelque chose d'analog. La désin $\iota\omega$ emprunte donc son sens
 au fait qu'elle est jointe à un mot qui désigne une partie du corps.
 Mais elle est contaminée par ce contact; elle contracte une signi-
 fication nosologique, et dès lors elle gardera ce sens, même jointe
 à des mots comme $\lambda\iota\theta\omicron\varsigma$, $\mu\omicron\lambda\omicron\upsilon\beta\delta\omicron\varsigma$. Il est vraisemblable que les désin
 cancéll ont eu cette origine accidentelle, et qu'elles se sont propagées à
 d'autres mots, emportant ainsi de leur forme le sens qu'elles empruntaient
 à la matérialité du mot auquel elles étaient naturellement jointes. Nous trouvons
 ici un exemple de ce fait général que pour la formation des mots l'accusé devient
 une règle. La signification d'origine seule d'une forme dans un cas
 particulier est cause de son transport à un nombre indéterminé
 de mots. La conclusion à tirer de là c'est que le langage
 exprime d'abord des complexités d'idées, et cela tout d'un coup,
 chaque fois comme par explosion. On pourrait dire que le langage est à
 base de discontinuité. Si la forme primitive est juxtaposition de symboles
 dont chacun tendrait à exprimer quelque chose de complet. Mais



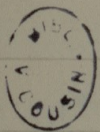
Force transitive des
mots.

Les prépositions
anciens adverbes.

Les verbes actifs
anciens verbes
neutres.

en même + que se manifeste cette force, une des forces créatrices
du langage une autre force travail en sens inverse en
vertu de laquelle les mots tendent à se joindre à se solidariser entre
eux. C'est ce qu'on a appelé la force transitive des mots.
Quand des mots se juxtaposent par eux-mêmes seul fait un certain effet se
produit. Les mots finissent à la longue par avoir l'air de se
gouverner les uns les autres, comme si chacun d'eux pris à part exerçait
sur les autres une influence, et par là ne donnait sans eux qu'un
sens incomplet et fragmentaire. Pen. nous dit sous courant des prépositions
grecques qu'elles gouvernent des cas. Or c'est un fait établi que
les prépositions, surtout celles de temps et de lieu, sont d'anciens
adverbes, adverbes qui ont été d'abord joints aux substantifs par
pléonasm, pour appuyer sur le sens des désinences casuelles. C'est
encore visible dans la langue d'Homère. Il dit: $\beta\epsilon\lambda\epsilon\gamma\alpha\sigma\tau\alpha\iota\ \alpha\mu\epsilon\tau\alpha\ \delta\alpha\kappa\tau\upsilon\upsilon\ \gamma\epsilon\upsilon\tau\alpha\iota$. $\alpha\mu\epsilon\tau\alpha$ est la par surcroît, il se joint au verbe
autant qu'au substantif. Ou encore $\alpha\upsilon\tau\alpha\ \epsilon\mu\iota\ \zeta\epsilon\upsilon\varsigma$. $\alpha\upsilon\tau\alpha$ $\kappa\alpha\tau\alpha\ \rho\alpha\pi\tau\alpha$.
Mais peu à peu la désinence qui avait provoqué l'emploi
redondant de l'adverbe a passé de l'état de cause ou d'occasion
à celui d'effet. L'adv. devenu préposition a par là régi le cas
particulier, et cela uniquement en vertu de la force transitive des
mots. Le sens qui s'arrêtait à l'adv. tend à passer au
travers du mot, et c'est ainsi que l'adverbe devient
préposition. Ce fait s'est observé dans toutes les langues. Nous avons donc
bien affaire à une loi générale qui régit l'évolution du
langage. Mais de ce cas particulier l'effet de cette loi n'a pas
eu une importance capitale — Il en est autrement si l'on considère
la transformation du verbe. C'est un fait très probable que le
verbe a commencé par être neutre, c'est-à-dire que le verbe primitif
exprimait une action, mais une action terminée, complète.

Si cet ~~ait~~ était complet, neanm il était naturel qu'on cherchât à le spécifier et qu'à la suite du verbe arrivât comme régime indirect tel ou tel mot qui pouvoit d'cert cas déterminer être à l'accusat. Mais peu à peu et en vertu de la force transitive du mot le term qui seroit de régime indirect est devenu régime direct; le verb au lieu d'être un point d'arrêt est devenu un lieu de passag, s'annulant le régime qui devenait nécessaire pr compléter son sens. Ex: il enist une racin primit PAT qui exprim l'ait de se mouvoir (*πατεω*, *πετομαι*, *impeto*, *petere*, etc) *Petere* adonc d'ia primit le sens neutraliser. Pr spécifier le sens on a pu mettre un régime après: *petere urbem*. Mais ce seul fait a déterminé une modifc profond du sens. Le sens qui s'arrêt d'ab au verb a eu besoin de se compléter par le substant: ce verb est devenu actif. D'où le sens de chercher demander; *πετομαι* signif de même implorer. Inversem les verb neutr à sens primit s'enaller (*cedo* *cinco*) ne contract qu'à la long le sens de céder, s'abandonner.



Done la catégorie logiq d'action et de passiven n'est pètr p primitive. Elle engrèe parhe au moins un origine verbal. Ce qui est primit c'est la catégor d'un agent qui accomplit un ait lequel expr en lui. L'idée de rechercher un compl'm paraît acquise et il faut y voir au moins engrèe parhe l'effet d'une loi du langage dont on retrouve l'action d'une foule de cas.

Nous avons considéré jusqu'ici l'affirmatif en général et sa forme simpl d'affirmatif. Mais l'affirmatif est le plus complexe. Il n'y a guère de phrase prise d son ensemble qui ne se décompose en affirmatif élémentaire coord et subord les deux autres. Cet subordon et cet coord se marq par cert symbol détermin qui sont surtt les relatifs et les conjonct. Les petits mots *que* *que* *où* etc sont certainement ceux qui contrib le + à

Les relatifs.

à donner au langage son aspect immatériel. Ils n'évoquent aucune image. À quoi correspondent-ils exactement? Mais ils des nuances de pensées ou de sentiments absolus irréductibles; ou bien peut-on en retrouver l'origine d quelque chose de + concret, de substantiel? En ce qui concerne le relatif, nous voyons que les relatifs grecs et latins n'ont aucune parenté phonétique entre eux. On peut en conclure que la langue même d'où ces idiomes sont sortis n'avait pas de relatifs, ou n'avait pas encore fait au moins de la séparation de divers lang. le choix d'un certain relatif. L'idée devait en être flottante et probablement un temps a existé où ce pronom n'existait pas. Voilà le 1^{er} point. 2^o D'après les lang si les relatifs diffèrent phonétiquement ils ont un trait commun: ce sont tous d'anciens démonstratifs. choisis diversement d'ailleurs d les divers lang. Le grec *ος* a signifié d'abord celui-ci. En allemand *der* *dieser* et aussi article. Or l'article d'abord été démonstratif. Ceci nous renseigne sur l'origine de la phrase subordonnée cas où c'est le relatif qui manifeste cette subordination. Les *h* affirmatif la principal et la subordonnée ont dû être primitivement accolées simplement, la 2^o reprenant avec un démonstratif le sujet de la 1^o, et par là même la 1^o limitant le sens de la 1^o. D cette phrase: *ille felix est quem omnes laudant*, le sens primitif est: *ille felix est; eum omnes laudant*. Elle trace une 1^{re} circonférence, le genre des hommes heureux. Puis la question qui?

et la réponse: celui-là, tous le louent. Donc il y a primitivement 2 circonférences concentriques, mais toujours en vertu de la même loi qui fait que les mots ont une tendance à se gouverner les uns les autres. Le démonstratif a évolué vers le relatif; les deux circonférences sont devenues extérieures l'une à l'autre, puis elles sont devenues tangentes, et c'est cette tangence qui exprime le relatif. La conjonction a la même origine.

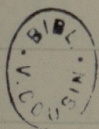
Nous pourrions résumer en disant que la pensée prise en elle-même au dessous du langage paraît procéder par fulgurations successives chacune donnant un tout, un sens complet.



Le langage établit une ligne, une courbe reliant les points successifs formés par ces fulgurations se projetant sur un plan. ^{à quel point ces mots à se rejoindre?} D'abord des conditions physiologiques. Il faut une sorte de continuité dans l'articulation, dans laquelle les mots sont préformés les uns dans les autres. Il y a une cause + profonde: la parenté vaguement sentie de toutes ces fulgurations issues d'un même point, mais cette parenté est très vague, insaisissable; et une fois que le

L'usage a déterminé par une certaine courbe
 certaines relations, ces relations entre les
 mots redescendent vers la pensée qui leur
 a donné naissance, de même qu'un senti-
 ment se détermine par l'attitude du corps
 qui lui est propre : de même qu'en provoquant
 de la part du corps certains mouvements
 on obtient de l'âme telle ou telle attitude
 sensible ; ainsi la préformation matérielle
 des mots les uns dans les autres, tout cela
 remontant dans la pensée provoque un groupement
 du même genre ; mais c'est la pensée qui est la
 cause originelle. Les mots lui renvoient en les
 réfléchissant avec une couleur déterminée. Ces
 rayons incolores ^{purement lumineux} que la pensée leur avait envoyés.
 La logique que les mots renvoient à la pensée
 est une logique + spéciale que la logique de
 la pensée elle pure. Cette logique s'est spécialisée
 d'une certaine manière par l'effet des cadres va-
 riables où la pensée est venue s'insérer. Ce que
 nous devons faire maintenant c'est en serrant et précisant
 cette affirmation élémentaire déterminer ce qu'il y
 a en elle de vraiment primitif.

Nous examinons les propositions générales et nous arrivons à l'affirmation
 comme au fait fondamental les affirmations complexes composées d'affirmations
 et d'un simple coordonné ou subordonné les unes aux autres nous avons essayé de
 généraliser ces complexes en montrant que les termes qui symbolisent
 la subordination et la coordination sont des termes formés peu à peu par
 évolution. Il résulte de là que la continuité du langage est l'effet
 d'une soudure entre des affirmations élémentaires relativement simples. Ce
 sont ces affirmations élémentaires d'affirmation que nous devons considérer maintenant.
 La conjonction a été ramenée à ses origines pronominales la préposition à
 l'adverbe l'adverbe pour se ramener lui-même soit à l'adjectif soit
 au substantif. Reste en définitive le nom et le pronom redécouvert l'un
 à l'autre soit que le pronom soit porteur soit plutôt que le
 pronom ou ce pronom démonstratif précède le nom et le verbe.
 De ces 3 termes même il y en a un qui n'est pas irréductible
 c'est le verbe. D'abord ce langage ne le possède pas. En effet
 dans nos langues si on remonte aux origines du verbe on trouve
 qu'il est dérivé s'est formé par juxtaposition composé de
 2 mots dont le 1^{er} est ou un substantif ou un adjectif et le 2^o un
 pronom personnel. je porteur je porte je porte je porte : le sens
 originel est porteur je porteur tu nous etc. D'où il résulte
 que il y a le verbe qq chose d'absolument irréductible primitif
 la distinction des temps. Mais cela est un peu étonnant au
 verbe que nous voyons ce langage aussi parfait que les notes



Les remanques ne parviennent à une délimitation nette des différences.
C'est un raffinement non l'essence. Dira-t-on que les verbes
exprimant des actes concrets ont cet origine. Composez
il n'en est pas de même des verbes que la langue connaît comme le
verbe par excellence le verbe être copule et que d'autres
autres que celui-ci la on retrouve au fond ce verbe être
avec en outre une détermination. Ce serait une affirmation
contraire aux données de la linguistique. Il paraît que d'ailleurs
les langues le verbe est se rattache à racine au sens concret
de respirer ou se tenir debout. Mais la signification mot
primitif s'est effacée le mot s'est vidé. Après avoir exprimé
d'abord la continuité d'une position ou d'un état il en est venu à
ne plus exprimer que la continuité d'une existence puis ce sens
lui-même déjà vidé s'est vidé à son tour. Voilà pourquoi le
mot n'a-t-il même davantage l'existence est devenu symbole
du fait d'affirmer de l'acte pur et simple d'affirmer.
Il ne faut pas croire que le langage ait manqué d'abord de termes
servant à affirmer. Bien au contraire c'est indubitable parce que
le mot à l'origine enveloppe une affirmation qu'un ou des
mots particuliers symboles l'affirmation n'étaient pas urgents.
Quand un enfant prononce un mot unique : papa = je
veux une pomme ou la pomme là. On ne prononce pas un nom
de chose par le pronom mais par l'affirmation chose. Donc

C'affermi est impliqué l'existence du mot et on comprend que
seulement à la longue se soit manifesté le besoin de localiser
C'affermi et le verbe. —

Le travail d'élimination mène donc à 2 éléments résiduels :
l'adjectif le nom. Si on compare maintenant ces 2 termes
on trouve que d'actuel des choses ils jouent des rôles
différents opposés mais complémentaires. Le propre du nom est
de désigner une image d'une chose concrète et d'individuel.
Il est très vraisemblable qu'à l'origine du langage les noms étaient
noms singuliers du moins tous singuliers soit au moyen
d'un démonstratif soit au moyen du geste. Mais si remontant
à haut on fait l'hypothèse on peut dire que d'actuel des
choses il en est ainsi le substantif évoque une image individuelle
qu'il soit pris n'importe où dans l'univers. En effet
même là où il désigne un genre le conceptualiste le plus
résolu accordera cependant qu'il ne suggère comme substrat
à la pensée de ce genre une image singulière. Il y a autre
chose derrière certains qui fonde l'universality du terme
mais au plan de la connaissance il y a une image incomplète
indéfinie.

Autrement l'adjectif par lui-même ne suggère rien de ce genre.
Il est de la nature du nom même général de ne pas apparaitre
comme un sujet substrat concret immobile qui attend

qu'on le détermine d'avant. Il est de l'ende l'adjectif
d'être attribut mobile et avec mobilement. Tels sont donc
les points opposés complets de ces 2 termes. Or si l'on cherche
à en déterminer les origines et l'on compare l'un à l'autre de plus
en plus il semble qu'on tourne dans une espèce de cercle. Indiquons
ce cercle voy comment on peut en sortir.

D'un côté l'adjectif étant un qualificatif en genre qualifie
qq chose. Il semble donc impliquer à lui-même un substantif auquel
il s'applique. Mais d'autre part les fois que l'on a pu des
langues indo-européennes remonter à l'origine d'un de ces substantifs
qui par la nature même de l'objet designent deux être anciens
étant indurés on a toujours trouvé que c'étaient des adjectifs
qui s'étaient à la longue solidifiés en substantifs. Ainsi
le soleil signifie le brillant le père = le protecteur le
pied = le marcheur. Il semble donc qu'on tourne dans ce cercle
la langue paraît en effet que le nom précède la linguistique avant
qu'il n'ait. Il y a un moyen unique de concilier
ces 2 affirmations c'est d'admettre que les 2 termes le nom
et le qualificatif ont une origine commune sont sortis
par voie de ~~disparition~~ par ~~destruction~~ d'un seul et
même terme originel qui ne serait ni l'un ni l'autre
mais qui participerait des 2 contenant en lui enveloppé
à l'être confus mais harmonieux et intimement unis.

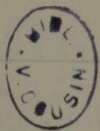
Ces caract qui divergent ensuite bien par se consolider
 en 2 catégories verbales distinctes mais complément.
 Nous trouvons ici à la source même et du langage et de
 la vie discursif de l'empir au point précis où le langage
 émerge de la pensée, point que nous cherchons. Il y a qq chose
 de simpl qui se divise ou plutôt il ya une force in-
 terieur de division analog à cell qui scinde le germe
 primit organique en 2 cellules et chacune d'ell endeur
 à son tour. D et ce travail d'organisation de deux on
 voit ce qui est divisé mais non ce qui donne cad
 l'essentiel la force qui prend à cell multipl. Et de
 même de la pensée au mom où ell va se traduire en mots
 et pour qu'ell se traduise en mots il ya qq chose qui
 pousse à la deux. Une fois cell deux plein effect et
 l'évolut du lang à son termin us aus le sujet d'un
 côté l'attrub de l'autr mais même si ce travail
 n'arriv p à être complet même si l'évolut n'aboutit
 p à son terme il y aura touz qq soit les lang 2 espes
 de mots ou bien des mots de même esp avec des
 sens diff. ~~Quant~~ le sens marchera d 2 sens diff. et compl.
 D ce germe organique que est la pensée il
 se produira touz une deux, d 2 sens diff., une opposit,
 et c'est cell opposit se dessinant d le germe même



qui le rendra fécond en déterminera la multiple
Virel pr que la pensée devient densité et s'exprime en
mots pr que ces mots quand même ils ne ser p nettement
nuls et desqualif tend ce pendant tout à remplir cette double
fonct pourqu'auun la subsumpt soit le terme vers
lequel cool et lang il est qu'il y ait d la pensée sur
le point de s'exterioriser une cert dualité de tend qui
manifeste une oppont. Qu'elle sont ces 2 tend quelle
est cette oppont?

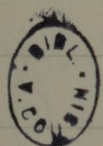
Nous restes fidèle à nos méthodes, considérons plutôt le
langage la pensée. Qu'elle est la destination du langage
C'est une fonction de nature sociale. Si nous parlons c'est pr
nous rendre utiles aux autres pr leur enseigner qq chose.
Ma parole ne servirait à rien si je ne me proposais
d'abord de communiquer aux autres ce que je dois. C'est mon
pde vue sur qq chose c'est enfin la relation de cette chose à
moi. — Mais d'autre part comment me ferais-je
comprendre mes sens comment les amènerais-je à mon
pde vue si je ne me plaçais d'abord à leur pde vue?
Ma parole m'apportera qq chose et la provenance de tout
des connaissances socialement accumulées que si je tiens ces connais-
sances acquises, si j'en respecte la somme, si je tiens compte
non seulement de la relation de l'objet à moi mais de la

relat de l'objet à tous. Donc étant perçue elle représente
 à mon esprit presque cette représentation s'exprime l'indéfini s'exprime
 il faudra qu'elle fasse d'elle même à parts qu'elle reflète
 d'un côté et ce qui en elle ~~correspond~~ ^{indique} une relation à
 tous les autres hommes ~~exprimerait~~ ^{symboliserait} le p de vue de la touche
 sur elle et qu'elle reflète d'un autre côté et ce qui en
 elle exprime mon p de vue sur elle car ce que j'apporte
 ce qu'il y a de nous. La p de ces 2 direct la direct vers
 le p de vue social est la direct du sujet l'autre est
 celle de l'attrib. Je prends une intuition relative simple
 la repère que j'ai à moi donné du soleil vu par
 un nuage. Cette intuition est qq chose d'indéfini. Il y a le
 nuage perçu et derrière par transparence le soleil. Pour que
 cet être d'âme veuille s'exprimer il faudra qu'il ait
 une tend interne à se donner de manière à pointer d'un
 côté et ce qui est propre à mon intuition et ce qui en elle
 pourra servir à renvoyer les autres de l'autre côté à
 refléter et ce que de cette intuition est impersonnel social
 n'est p relat à moi mais à tous le soleil et pour
 le soleil qui n'est ni au-dessus ni au-dessous de l'horiz
 ni obscur ni brillant. Ainsi se constituer d'un
 côté un sujet un nom une qualité tend à s'hypostasier
 de l'autre un attrib qualifiant ou qq chose qui en



prendra bien la d'écrit. Unde ce terme. La
union sociale l'autre la voir en lui et il me peut
sortir que d'un terme égal à lui et au comme d'appart
à un individu mais qui fait partie de la société et voit par là
Il touche ici à l'une des caractéristiques intellectuelles de l'homme.
caractéristique qui s'est accentuée développée et l'influence de la
parole mais qui d'autre part est l'origine la cause même
du langage. Qu'est-ce que fait que l'homme parle. Dira-t-on
que l'homme parle parce qu'il forme des idées générales. Mais
l'animal s'il n'a pas d'idées générales en a au moins l'équivalent
pratique. Qu'on parle d'images générales qu'on donne tantôt
nom à ce concept animal peu importe. Tout est-il qu'un
chien de tige un homme d'un cheval un arbre d'une
maison sans des ressemblances et pour ainsi dire conduit
pratiquement de la même très restreinte des actions qui leur
sont associées comme s'il généralisait et il leur donnait
un nom à ces ressemblances aperçues il aurait un langage
et un l'homme qui ne peut exprimer des nuances lorsqu'il n'en veut
pas capable d'atteindre à un degré très suffisant de réaction.
Dira-t-on que l'animal manque de la faculté signalée
de signes non d'en comprendre la valeur. Ce serait exact
l'animal domestique se fait comprendre par des signes et arrive
à dé mêler l'élément pratique du signe en tant que signe.

la trace caract de l'h c'est d'abord qu'il veut
 communier avec les semblables se composer ensuite et enfin
 qu'il le peut et qu'il le peut par suite à tout instant
 de sa vie inter sa pensée à une teneur à se souder d'une
 certaine manière. C'est que + puis chacun de ses actes de repris
 teneur à se diviser en deux actes distincts et complémentaires
 dont le 1^{er} est un acte de discipline sociale d'adhésion
 à la foule et le 2^o un acte d'individualité individuelle.
 Voilà les 2 actes opposés et complémentaires qui sont éternellement
 unis d'un acte élémentaire de pensée. Et alors cette double
 tendance peut être poussée tout-à-fait, aboutir tout-
 explicitement à constituer d'un côté le nom de l'autre ce qui
 le qualifie. Mais tout il y aura une double marche
 d'une double direction et cette encre de colonne est bien le
 fond de la pensée des humains. L'homme au contraire a une
 vie inter unilinéaire. Ce serait vraie de son action
 que de se représenter. S'agit-il de l'acte : il va droit son
 chemin sans que jamais il se pose d'alternatives. S'agit-
 il de se représenter : même chose. Au contraire chez l'homme
 qq soit la conduite sa vie inter il y a à tout moment qq
 représente un effort pour se projeter sur le de la
 parole et cet effort n'est pas autre chose qu'une tendance
 à d'un côté isoler le pôle social de l'autre le



p de vive index pr enunt enprim qu' ils etaient
fondus ensemble impliq d l' unie antet et fondam
En approfondis ce point on trouver une relat une
parente etroit entr cett font a la fois cause et effet
de la parole et la fonction mecanistiq de l'esprit. L'es-
sence de cett font deerie est de se dte represente a part
le stable et l'inst le repos et le mouv l'absolu et
le relatif (absolu moual) Or tel est bien l'essence du
mecanism . Prendre la continuel chang du reel et
la scinder en 2 termes dont l'un sera l'atome ou tt
auts substrat immobil inoar un sujet tte qd il y
a d'immobil et de non relatior d cett continuel chang
ou va l'isoler et le pour d un sens - et quant au
chang lui mem on va l'extraire en le quiter ennuant
l'acquiesant en form de mouv d l'esp on le pourera
d'un autr cote Atom et mouv voila 2 term qui
se confond eod d la contin du reel mais que le me-
canism suent demone en vertu d'une operat anal
a cell que rend la pense ell mem dekurs On pour don
dire que si le mecanism est une notat un langag
invers le langag et la pens dekurs sont de mecanism

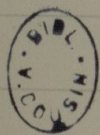
Ns renum. 1^o point - Si ns consider la continuité verbale du lang une fois évoluée les mots qui expriment un même concept et qui de l'état correspondent à un même concept n'ont que cette continuité et ces mots ont pu être causés une fois par une même expression verbal en vertu de laquelle le mot s'adapte au mot une fois se produisant une solidarité qui fait la solidité de la parole

2^o point - Il y a donc les subord coord relat des genres exprimés d'une phrase complexe n'importe qq affirm simple toutes des de ces les unes et les autres

3^o point - ns consider ces deux affirm n'importe l'autre des données de la linguistique n'importe l'ordre des divers catégories du lang n'importe à 2 termes adjectifs et nom.

4^o point - Si ns compar ces 2 termes qui sont l'un l'autre l'autre le sujet et les jugements de subordination n'importe qu'ils soient l'un et l'autre d'une même source d'un même terme ou se reconnoissent leur opposition et que la force que les termes de cette org unique anal à la force des cell org symbolise

le fait que l'homme ne peut pas seul par lui-même par les autres 5^o point - De là résulte que la relation de l'attribut au sujet la détermine de ces 2 termes qui est le fond de notre lang la subordination où la logique forme soit l'objet par excellence de la pensée n'est possible n'importe que d'un lang évoluée comme les nôtres Mais tk lang qq soit si elle



n'arriv p a etabl nell cell de hnt enprendra le
chemin. Car c'est super a l'e coolu

6°-point — Le terme sujet substrat qui exprime
l'imag uide et d'aubr p le term qui exprim d'ou
abstrait le qeur term mobil qui se deplac, ~~ces~~ ces 2
term sort d'une seule et mem repres qui doit parler
de l'let de l'aubr n'arrivant a la singularit a la
plein connde la ung que l'orig s'est coust le term
concret a l'unu

Ces 2 term ont une orig communes la p de a s'effac
de carader de deeru ce term comm la huli connde de
lang us perm d'en afform l'ext.

